

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 23 (1885)
Heft: 40

Artikel: Il n'y en a point comme nous
Autor: L.C.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-188883>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an 4 fr. 50
 six mois 2 fr. 50
 ÉTRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin
 MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en
 s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. —
 Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

PRIX DES ANNONCES

du Canton 15 c.)
 de la Suisse 20 c.) la ligne ou
 de l'Étranger 25 c.) son espace.

Il n'y en a point comme nous.

Pendant longtemps, nous l'avons cru de bonne foi, et nous avons peut-être raison. C'est d'ailleurs une affaire d'appréciation sur laquelle on peut varier.

Les esprits positifs pensent qu'on doit être modeste, mais quand il s'agit de l'honneur national, on ne saurait être trop fier de son pays, ni en placer trop haut la bannière.

Sommes-nous en décadence ? Examinons.

Les Vaudois avaient, dit-on, de l'originalité, de la finesse, ou plutôt de la bonne malice, un caractère spécial enfin. L'esprit gaulois les avaient pénétrés ; ils étaient francs et railleurs dans les terres basses, fins et madrés sur les hauteurs : sociables partout.

Soixante ans d'indépendance avaient transformé nos habitudes, nos mœurs ; donné un essor considérable à notre activité, développé notre industrie et notre commerce, créé un réseau considérable de routes et de chemins de fer, et tout cela pour aboutir à quoi ? A constater que nous sommes un peu moins Vaudois qu'il y a trente ans. C'est là ce qui me navre.

Nous nous étions dit qu'il fallait faire le sacrifice de nos particularités sur l'autel du progrès ; nous avions vu d'un œil humide nos coutumes s'en aller une à une ; nos patois n'être plus qu'un objet de curiosité dont on rit ; notre costume national, si coquet, aller rejoindre les paniers de nos grand-mères.

Mais il nous était réservé une peine bien plus amère, une humiliation bien plus grande, c'est de voir le peuple vaudois se désaffectionner de ses propres vins !

Fût-il jamais un signe de décadence plus réel, plus palpable, plus cuisant ? Décidément nous nous dénationalisons.

Et qu'on ne s'y trompe pas, c'est une parcelle de solidarité qui s'en va.

En effet, cette solidarité dans la consommation des vins du cru, outre qu'elle a un caractère éminemment patriotique, a encore pour résultat de maintenir une bienfaisante cohésion entre tous les membres de la famille vaudoise.

L'usage habituel du vin du pays exerce certainement une sérieuse influence sur ses habitants ; sur leur économie animale d'abord, puis, sur leur caractère, leur esprit, la direction de leurs pensées. Et si les mêmes causes produisent les mêmes effets,

tous ceux qui se désaltèrent à la même coupe, qui retrempent leurs forces à la même source, doivent avoir une affinité bien plus grande que les transfuges qui s'en vont demander leurs cordiaux aux quatre vents des cieux.

Autrefois, quand nous buvions nos vins, nous montrions une bienveillance universelle, de la cordialité dans l'accueil, une facilité de liaison qu'on ne rencontre presque plus.

On nous répliquera sans doute qu'il y a des Vaudois qui ne boivent que de l'eau et qui sont des modèles d'urbanité et de savoir-vivre ; cela n'infirmes en aucune façon notre manière de voir, car il est probable que ces abstinents ont eu un père, un grand-père, un aïeul qui buvait du vin. Les vertus qu'ils ont, ils les doivent à ce phénomène physiologique qu'on appelle atavisme : un héritage lointain de bonnes qualités.

Car il est hors de doute que le vin rend bon, généreux, aimant ; qu'il délie les langues, enhardit les timides, console les affligés, rapproche les cœurs.

Nos vins ont toutes ces qualités. Et pourtant nous les délaissions. Pour boire quoi ? Des liquides de toutes les provenances et surtout de provenances suspectes. La France, la Hongrie, l'Espagne, l'Italie, la Sicile, la Grèce, l'Algérie, nous envoient des vins blancs et rouges plus ou moins authentiques, plus ou moins réels, plus ou moins sincères (les trois adjectifs sont employés).

En général, on se livre, sur ces nectars exotiques, à toute espèce de travaux, à tous les genres de manipulation.

On les allonge, on les étend, on les mélange, on les dilue, on les colore, on les raffermis, on les remonte et on finit par en tirer un vin qualifié « bonne côte », agréable à l'œil, mais sans chaleur, sans arôme et sans relief ; un vin qui, au lieu de faciliter la digestion, s'infiltré sournoisement dans notre estomac, sans procurer à celui qui le boit aucune des jouissances, aucun des bénéfices qu'on pensait pouvoir lui demander.

Cet état de choses date de loin. Mais il est devenu particulièrement sensible depuis la transformation de nos mesures pour les liquides.

En substituant le litre au pot, en abaissant d'un tiers, de 33 % l'unité de mesure, on a eu le grand tort de vouloir conserver l'unité de prix. C'est-à-dire qu'on nous a forcés, nous, les consommateurs, à payer pour 66 la même somme qu'on payait autrefois pour 100.

A la faveur de ces hauts prix, l'étranger est entré dans la place.

Puis est venue une série d'années maigres pour la vigne. Nous avons eu des gelées, l'oïdium, l'antracnose, le mildew, tous impitoyables percepteurs qui ont dimé nos coteaux.

A chaque visite de ces fâcheux, correspond une hausse de prix et une invasion de vins étrangers : c'est fatal.

Et encore, si l'on s'en tenait là. Mais on avale bien d'autres choses.

La consommation de l'eau-de-vie, c'est-à-dire du trois-six coupé d'eau, a augmenté dans des proportions effrayantes. C'est l'ivresse à bas prix, l'abrutissement au rabais. Et ces liqueurs moins banales qu'on décore du nom de cognac, rhum, kirsch, ne sont, dans les qualités ordinaires, que d'affreux coupages à peine déguisés.

Depuis une dizaine d'années que le vin est rare et cher, on a inventé des liqueurs, des boissons économiques, moitié cidre, moitié tisane, dans lesquelles il entrait des pommes, des raisins secs, des racines, du vinaigre, de l'alcool, de la mélasse, que sais-je ? Des boissons à faire dresser les cheveux.

On empoisonnait les gens pour leur faire oublier le nectar du vigneron, inabordable pour leur bourse.

Donc, si on nous demande : *Aurons-nous du vin ? Quelle sera sa qualité ? Quel sera son prix ?* C'est une grave question qui nous intéresse tous, grands et petits, riches et pauvres, citadins et paysans, hommes d'étude et industriels, amateurs de bon vin et buveurs d'eau.

Quand le pain n'est pas cher, quand l'ouvrage ne chôme pas, que l'on peut boire du vin à bon marché, la joie est partout et la misère passe plus légèrement sur le dos du pauvre monde.

Nous avons eu tant de déceptions depuis quelques années, qu'on a perdu l'habitude d'espérer, de se réjouir.

Aujourd'hui, à la veille des vendanges, de plantureuses vendanges, alors que tout le monde devrait avoir la joie au cœur, nous ne voyons apparaître aucune étincelle d'enthousiasme.

Les propriétaires discutent froidement les probabilités du prix auquel ils vendront, et c'est tout. Débattre la question nationale de l'influence d'une bonne récolte de vin sur le bien-être des citoyens et sur leur santé, est un point qui devrait solliciter l'attention des penseurs.

« Dis-moi ce que tu bois, je te dirai qui tu es », disait Victor Borie aux Français.

Et il ajoutait : « Quand le raisin pourra donner de » petit vin, on délaissera peut-être les coteaux de » Campêche. Ceux que la fortune a favorisés ou qui » ont favorisé la fortune, boivent toujours du vin, » mais tant que le petit vin sera cher, le peuple ne » boira pas de bon vin.

» Le vrai vin de la vieille Gaule, c'est le Guin- » guet. Tout l'esprit de la France sort d'une bou- » teille de vin à quatre sous. C'est le vin des Pari- » siens, c'est le vin des paysans, c'est le vin des » vigneron ; c'est le lait qui nous a nourris ; c'est » le cordial qui soutiendra nos vieux jours, si nos » jours consentent à vieillir.

» Je ne sais si les grands crus, capricieux comme » de jolies femmes, réussiront cette année, mais, » pour sûr, les petits vins couleront à pleines cu- » vées, et je m'en réjouis comme d'une manne cé- » leste tombant sur notre pays attristé et altéré. »

Et nous, Vaudois, quand nous aurons repris l'habitude de boire nos vins à bon marché, quand nous aurons chassé tous les faux prophètes et les marchands d'orviétan, que nous aurons repris notre part au grand soleil du bon Dieu, nous pourrions répéter avec reconnaissance et comme des enfants gâtés : *Il n'y en a point comme nous !* L. C.

L'eau dans le vin.

Nous avons hâte de voir le soleil nous ramener, par une période de beaux jours, un peu de gaité sur les fronts ; car il nous fait réellement peine de voir tant de gens regarder avec angoisse la pluie tomber du ciel. On dirait vraiment que tout est perdu et que le monde va finir dans une grande noyade !...

Tout simplement parce que le bon Dieu, qui sait fort bien ce qu'il nous faut, a cru devoir, à la veille des vendanges, arroser nos vignes de quelques averses. Et cela pour notre bien, soyez-en persuadés, car rien ne contribue plus à la paix du monde, rien n'est plus salutaire à l'homme qu'une goutte d'eau dans son vin.

Les faits abondent à l'appui de cette vérité.

Tenez, vous souvenez-vous, par exemple, de l'état des esprits à la suite des délibérations de la Constituante sur l'impôt progressif?... Les Lausannois semblaient à jamais divisés ; la réaction serait, disait-on, terrible ; une barrière infranchissable semblait vouloir s'élever entre les deux grandes fractions de la famille vaudoise ; notre vieille capitale allait se dépeupler et tomber dans le marasme ; rien n'était plus sombre que l'avenir qui se préparait !

Dès lors, les passions politiques se sont peu à peu calmées chez les radicaux comme chez les libéraux ; chacun a compris qu'il était nécessaire de mettre un peu d'eau dans son vin, et qu'en définitive les hommes se valent, qu'il n'y a chez nous que de bons Vaudois, tous dignes d'une place au soleil, et qu'il serait folie, soit d'un côté, soit de l'autre, de casser les vitres.

Mais puisque nous sommes sur le chapitre de la politique, n'avez-vous pas vu, tout récemment encore, l'Espagne sens dessus dessous, mangeant les Allemands à toutes les sauces, montant sur ses grands chevaux, prête à déclarer la guerre... puis, tout à coup, aller faire ses excuses à M. de Bismarck !

Pourquoi ce brusque changement de décor, je vous prie?... Hélas, c'est que le vin d'Espagne est excessivement capiteux, et que ces braves gens ont eu le bon esprit d'y mettre un peu d'eau.

Passons à un autre ordre d'idées. Vous avez évidemment remarqué, il y a dix ou quinze ans, ce monsieur si beau, si fringant, faisant la belle jambe, caressant sans cesse sa moustache, se croyant adoré des dames et comptant ses conquêtes par centaines... Aujourd'hui, vous ne retrouvez plus en lui le même